

L'INTELLIGENCE, CETTE VERTU SUREVALUEE

Eisenstein et Orson Welles se rencontrèrent un jour à Potsdam. On attendait beaucoup de l'événement. Les rumeurs allaient bon train depuis des mois. Les deux César du celluloid allaient-ils pondre un film en commun ? Le doute n'était plus permis. Or, plus d'un témoin de l'événement - parmi eux un jeune Jean-Paul Sartre - fut stupéfait de constater la nature exacte du projet : on tournerait un peplum.

Welles était fasciné par la conception cinématographique de l'Antiquité, qui s'étend comme chacun le sait de l'ère du pithécantrope au couronnement de Charles VIII. Eisenstein quant à lui tenait absolument à aborder le thème du méchant barbu. Des mains furent poignées, des verres furent vidés, des chèques furent refusés, Belmondo fut engagé. Hélas, comme il arrive si souvent dans le monde du cinéma, une querelle - commencée dit-on par un jeune Jean-Paul Sartre - éclata autour de la portée dialectique du monstre en caoutchouc. Le projet tomba à l'eau, Orson Welles réalisa plutôt *Touch of Evil*, et Eisenstein connut la gloire à Broadway.

Que nous apprend cette édifiante page d'histoire ?

1) Le Peplum est un genre cinématographique qui met en vedette des héros le plus souvent, mais pas forcément, dotés de muscles grotesques.

2) Le Peplum met souvent en scène, mais pas toujours, des figures mythologiques. On les reconnaît parce qu'ils s'appellent Hercule ou Samson ou Atlas.

3) Dans un peplum, Hercule ou Samson ou Atlas peuvent se battre contre Attila, les cannibales, Cerbère, l'Hydre, Midas, Gargamel ou la calvitie. Parfois, mais pas obligatoirement, dans le même film. C'est la magie du cinéma.

4) D'habitude, le méchant est quand même barbu, sa fille perfide a les cheveux noirs, et la vestale blonde finit par épouser le héros. La règle d'or, mais ça peut dépendre : dans le peplum, il n'y a rien à comprendre.

Cette page sera donc consacrée au peplum. Y en a des bons. Y en a des pas bons. Pour nous, aucune différence. Le carton-pâte aussi a ses charmes, comme le disait souvent le jeune Jean-Paul Sartre. Notre tâche sera de déterrer ce charme, comme quelque truffe transgénique.

Je m'appelle Christian et ceci est ma chronique.

Merci de votre attention.